

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI DÉDIÉ À LA
DRAMATURGIE D'ICI

PACIFIC PALI SADES

DOSSIER
DE PRESSE

SUR LA PHOTO: EVENEVE DE LA CHEMELIERE

DESIGN GAUTHIER PHOTO SAMANTHA

« les huîtres quand elles rêvent,
elles se voient comme le petit
mollusque
ou comme la coquille ? »

RÉSUMÉ

Après 20 représentations remarquées au Théâtre Paris-Villette en 2021, Florent Siaud et Evelyne de la Chenelière retrouvent leur duo complice sur un texte de Guillaume Corbeil au CTD'A, où devait avoir lieu ce spectacle à prime abord lors de la saison 2019-2020. L'auteur joue avec les codes du théâtre documentaire et des histoires inspirées de faits réels pour proposer un texte à suspense qui risque d'en étonner plus d'un·e.

En 2015, Jeffrey Alan Lash, qui prétend être mi-homme mi-extraterrestre et travailler pour les services secrets américains, est retrouvé mort dans sa voiture. Des millions de dollars en armes, munitions et argent comptant sont découverts dans son garage. Fasciné par ce fait divers incongru, un homme prend l'avion pour Los Angeles afin d'enquêter sur cet individu mystérieux. En croisant sur son chemin de nombreuses figures ayant gravité autour de Lash, il découvre progressivement les multiples identités de l'intrigant fabulateur. Avec la complicité de l'interprète Evelyne de la Chenelière, le metteur en scène Florent Siaud en tire une proposition scénique qui nous rappelle que les pouvoirs de la fiction sont plus fascinants et inquiétants que jamais dans notre monde en plein bouleversement.

L'ÉQUIPE DE PRODUCTION

Une création des Songes turbulents, compagnie de création en coproduction avec l'Espace Jean Legendre et le Théâtre du Trillium et en codiffusion avec le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

Texte

Guillaume Corbeil

Mise en scène

Florent Siaud

assisté de

Juliette Dumaine

Interprétation

Evelyne de la Chenelière

Scénographie et costumes

Romain Fabre

Éclairages

Nicolas Descoteaux

Musique originale

Julien Éclancher

Vidéo

David B. Ricard

SALLE JEAN-CLAUDE-GERMAIN

18 octobre au 5 novembre 2022

LES PREUVES DE L'IMPOSSIBLE

MOT D'AUTEUR

Au mois d'août 2015, alors que je me laisse dériver sur Internet, je tombe sur l'histoire de Jeffrey Alan Lash. Retrouvé mort à Los Angeles, il avait convaincu son entourage qu'il était un agent secret extraterrestre. Si au départ l'histoire me faisait sourire, les jours passaient et je me surprénais à y repenser. Ce qui me fascinait, c'était que Lash détenait les preuves de son délire. Dans le garage de son condo et dans des entrepôts, la police avait trouvé mille deux cents semi-automatiques, pour une valeur de trois millions de dollars, 250 000\$ en liquide et des voitures modifiées pour aller sous l'eau et traverser le désert. Officiellement, Jeffrey Alan Lash n'avait pas d'emploi. Aucun revenu.

Je voyais en lui une métaphore de l'artiste, quelqu'un qui était parvenu à matérialiser dans la réalité les objets de son imaginaire. J'ai raconté l'histoire à mes amis, personne ne comprenait pourquoi je m'intéressais à une affaire aussi sordide. Je me suis mis à lire sur l'enquête, puis à écrire sans trop savoir quoi – un film ou une pièce de théâtre – et je suis finalement parti à Los Angeles, pays où on fabrique les histoires les plus folles, dans l'espoir de découvrir la vérité à propos de celui que je voyais comme un Don Quichotte contemporain.

Si j'ai souvent pensé abandonner ce projet, j'avais la conviction profonde que l'affaire Lash racontait autre chose, qu'elle cachait un sens qui allait pouvoir m'éclairer sur l'Amérique, notre rapport à la fiction et notre besoin insatiable d'avoir quelque chose d'autre que le réel pour arriver à habiter le réel.

Ce soir, je vous raconte le voyage qui m'a mené jusque dans l'ancre de la bête, celle qui nous promet de réaliser nos rêves et d'échapper à nous-mêmes.

Je m'en voudrais de ne pas remercier les personnes qui m'ont permis d'arriver au fil d'arrivée en un seul morceau : Florent Siaud, Évelyne de la Chenelière, Sara Dion, Catherine Dan, Christian Giriat, Marc-Antoine Brisson et Patrick Dupuis.

– **Guillaume Corbeil**

JE NE SAIS PLUS CE QUE JE SAIS

MOT DU METTEUR EN SCÈNE

Écrit avant la pandémie, de 2017 à 2020,
par Guillaume Corbeil, *Pacific Palisades* part
d'un intrigant fait divers américain et éclaire
aujourd'hui d'une lumière imprévu les remous qui
dérangent notre monde.

Le texte prend la figure dérangeante de Lash comme point de départ inattendu, pour se demander : à une époque où la pandémie nous impose un quotidien soit confiné soit propice au repli sur soi, n'est-ce pas grâce aux ressources de l'imagination, du récit et plus globalement de l'art que nous pouvons trouver du sens à nos existences et apaiser nos angoisses de mort ravivées par les épreuves déboussolantes que nous traversons actuellement ? Revers de la médaille : parfois, la fiction ne contribue-t-elle pas à manipuler les nouvelles ou reconstruire à l'infini des mondes parallèles de vérité ?

Partant d'un style documentaire pour finir dans une atmosphère cinématographique, la pièce scrute le thème de la fiction dans ses dimensions contradictoires. Braquant les projecteurs sur la manière dont les notions de réel, de mensonge, d'illusion, de vrai et de faux se sont gravement brouillées à l'ère des faits alternatifs, la proposition s'incarne ici à travers le jeu insaisissable de la comédienne Evelyne de la Chenelière, qui endosse avec aplomb l'incarnation de plusieurs personnages. Après notre mise en scène de 4.48

Psychose de Sarah Kane, ce second seul en scène témoigne encore de notre besoin fondamental de questionner les frontières fondamentalement équivoques entre les genres et les territoires intimes. Placée sous le signe de la métamorphose continue, l'interprétation étrange d'Evelyne de la Chenelière est portée par la conception sonore immersive de Julien Eclancher, les éclairages en clair-obscur de Nicolas Descôteaux, les vidéos quasiment lynchéennes de David Ricard, et le vaste décor bleu turquoise de Romain Fabre, dont les strates se déploient sous nos yeux comme un secrétaire aux tiroirs secrets. Ici, les couches de réalité s'effeuillent comme des pelures d'oignon, tandis que l'enquête se fait quête et nous renvoie finalement à nos propres recherches existentielles. Ici, rien ne se résout. Ce sont les questions qui pleuvent en nous.

– Florent Siaud

EXISTER À L'AUTRE

MOT DE L'INTERPRÈTE

Depuis que je fais du théâtre, on m'a souvent demandé si je me considérais comme une écrivaine qui joue, ou comme une actrice qui écrit.

Je n'ai jamais su répondre.

Tout ce que je suis en mesure d'affirmer, c'est qu'aujourd'hui je ne crois qu'au corps. Le corps nous précède en tout. C'est l'imagination qui rejoint le corps, et non l'inverse. Le corps fait l'écriture autant qu'il l'incarne. De la même manière, l'empathie n'est pas tant une posture morale que corporelle, et l'amour est d'abord une curiosité éprouvée par le corps.

Le théâtre ne cesse de me rappeler que c'est par le corps qu'on cherche l'autre, et par le corps qu'on le rejoint. Et qu'il y a donc une vérité dans le geste emprunté, par lequel on *saisit* l'autre autant qu'il nous déborde. Car les rencontres véritables altèrent le corps, le modifient, le modulent. Pas forcément dans de spectaculaires métamorphoses, mais souvent dans de petites inflexions, de légers infléchissements, tropismes délicats qui témoignent de notre élan irrésistible vers l'autre.

Le théâtre, pour moi, c'est l'art d'exister à l'autre.
Une manière de concentrer, sur une scène, notre

vibration quotidienne avec le monde. Vibration qui rappelle que si la solitude est originelle, l'hospitalité l'est tout autant.

Avec *Pacific Palisades*, Guillaume Corbeil nous offre une partition prodigieuse qui nous parle de théâtre sans jamais en faire le sujet. Sa langue crée des mondes où cohabitent l'importance et la légèreté, l'engagement et la décontraction, dans un récit qui oscille entre le témoignage et la reconstitution, la confession et l'invention, la fabrication d'un présent pur où, comme le dit si bien Florent Siaud, l'actrice entretient une « conversation conteuse » avec le public, et les épiphanies sensuelles qui en suspendent le cours. Mon corps est très heureux d'en être transformé.

Précisément parce que « je est un autre », nous sommes tous, ce soir, Guillaume Corbeil dans ses contours mouvants et ses possibles infinis.

Bien à vous,

– Evelyne de la Chenelière

LES BOULANGERIES PREMIÈRE MOISSON, ALEXANDRE JARDIN ET LA VÉRITÉ À PROPOS DE LA VÉRITÉ

ARTICLE DE GUILLAUME
CORBEIL POUR LE 3900

Le foisonnement du théâtre documentaire et des histoires inspirées de faits réels ont changé notre rapport à la fiction. En réponse à ce phénomène, Guillaume Corbeil joue avec les codes de la fiction et brouille la frontière entre réalité et récit dans *Pacific Palisades*, véritable ode à l'imaginaire présentée au printemps 2020 à la salle Jean-Claude-Germain. Nous avons donc donné carte blanche à l'auteur pour qu'il nous livre ses réflexions sur son sujet de prédilection : la fiction.

La mention apparaît sur les affiches de plus en plus de films : Basé sur une histoire vraie. J'imagine que, dans les bureaux d'Hollywood, on a mené des enquêtes dont les résultats stipulaient que le public préférerait une histoire vraie à ce qu'il nous faudrait appeler une histoire fausse. En tant qu'auteur de fiction, ce constat me trouble. Comment expliquer cet engouement pour le fait vécu ?

J'ai ressenti un premier malaise lors d'un festival de cinéma, il y a quelques années, après

la projection d'un film se présentant dès le générique d'ouverture comme une histoire vraie. Ce n'était pas particulièrement bien réalisé, le scénario était alambiqué et plusieurs trames ne menaient à rien. Pour résumer l'action, je dirai qu'un jeune garçon, après s'être débattu avec ses démons intérieurs, mourait tragiquement. Quand on a rallumé les lumières, le réalisateur est monté sur la scène pour nous annoncer que nous avons la chance de nous trouver en présence de la vraie mère du vrai garçon, celui qui avait vécu le vrai drame. La foule s'est levée spontanément pour une ovation. Ça m'a pris de court, j'ai été le seul à demeurer assis. Qu'étions-nous en train d'applaudir ?

Je suis sorti de la salle et, un verre à la main, j'ai erré d'un groupe de spectateurs à l'autre en tendant l'oreille. On secouait la tête : — Vraiment, ça avait dû être terrible de vivre ça ; — C'est horrible, je sais pas comment je réagis, moi, à sa place ; — Pauvre elle, je voudrais jamais que ça m'arrive... Nous avons assisté à la projection d'un film, pourtant personne ne parlait de l'œuvre. L'objet de la projection, ça n'avait pas été le film, mais le témoignage. Le film n'était que l'ombre du vrai drame, qui lui s'était joué ailleurs, dans un autre temps, un autre lieu.

Peut-être est-ce une conséquence de ces histoires vraies, mais je remarque un glissement dans l'esprit des gens quant à ce qui constitue le contenu d'une œuvre. Après s'être inspirée de la vie d'un ami pour écrire une pièce, une autrice que je connais s'est fait demander une partie des droits d'auteur. Après tout, c'était son histoire qu'elle racontait. Comme si le fait de vivre quelque chose, c'était déjà l'écrire. Comme si la matière d'une œuvre narrative, c'était les faits

qu'elle raconte. L'auteur serait réduit à transcrire le réel.

Cet engouement pour le vrai répond-il à un besoin de notre époque, qui évolue sous le signe de ce qu'on a appelé la post-vérité ? Alors que les politiciens nous mentent, qu'il faut douter de tout ce qu'on lit dans les médias, la fiction nous apparaît-elle comme une fake news de plus ? J'avoue me poser souvent la question. Est-il éthique d'inventer des histoires dans un monde qui a si besoin de vérité ?

J'avais lu une critique de Louis Hamelin du film *La maison du pêcheur*, qui retraçait la vie des frères Paul et Jacques Rose. Dans son texte, il reprochait au scénariste d'avoir trafiqué les faits pour répondre aux besoins de sa structure narrative. À l'époque, ça m'avait fâché. Évidemment que le scénariste triche, il raconte une histoire ! Et une histoire, c'est une métaphore de la vie, ce n'est pas la vie elle-même ! Mon avis a changé depuis. Le film prétendait relater des faits réels, alors qu'il déformait la réalité. Ça, pour moi, c'est un mensonge. Une œuvre de fiction, elle, dit toujours la vérité.

L'art du vrai

Mais alors, qu'est-ce qui est vrai ?

Même si les faits qu'elle raconte sont faux, au sens où ils n'ont jamais eu lieu, une œuvre de fiction défend une vérité. Dans une fable ce serait la morale, sinon on parle du sens. C'est un sens souvent enfoui, et le travail de l'auteur de fiction consiste à l'extraire des faits.

C'est aussi le style et la forme qui créent la

vérité d'une œuvre. Et j'utilise le verbe créer sciemment. Il y a quelques années, sur tous les pains vendus dans les boulangeries Première Moisson, on pouvait lire le slogan *L'art du vrai*. Je voyais pratiquement cela comme un manifeste artistique. La vérité est quelque chose qu'on fabrique artificiellement, avec un savoir-faire technique. C'est un mensonge comme tous les autres.

En 1998, quand j'avais vu *Happiness* du réalisateur Todd Solondz, j'avais été frappé par la vérité de l'œuvre. Les dialogues, pleins de malaise et abordant des sujets crus, m'avaient semblé d'un réalisme inégalé. Tout récemment, j'ai revu le film et tout m'a semblé artificiel, presque théâtral. Sommes-nous devenus meilleurs à exprimer la réalité ? Ou n'est-ce pas plutôt l'idée même de réalité qui a changé avec les années ? L'avènement du cinéma a changé notre façon de rêver. Notre inconscient se découpe depuis en une suite de scènes hachurée, comme s'il était organisé par un montage. Notre façon de nous exprimer change aussi selon l'évolution des dialogues au théâtre et au cinéma. Ce n'est pas l'art qui imite la vie. C'est la vie qui imite l'art. L'avènement des réseaux sociaux est l'aboutissement de ce désir humain : on peut se mettre en scène à l'écran pour devenir le personnage que l'on écrit pour soi.

Le théâtre a le devoir d'inventer sa propre réalité. En voulant créer une œuvre réaliste, on imite le réel, en racontant des événements qui pourraient avoir eu lieu, avec des personnages qui parlent comme des vraies personnes parleraient. Mais la vérité n'est pas une question d'apparences. Une œuvre de science-fiction ou une histoire de zombies peut se révéler plus vraie qu'un récit qui

se passe dans une cuisine du Mile-End.

La vérité d'Alexandre Jardin

Au mois de juin 2019, à l'émission Plus on est de fous, plus on lit, Alexandre Jardin avoue à Marie-Louise Arsenault avoir passé sa carrière littéraire à mentir. La voix brisée, il renie ses personnages romantiques et son île des gauchers : ça n'existe pas, c'est faux.

Ma copine, qui se trouve à être documentariste, a très mal pris les aveux de Jardin. Son roman *Ma mère avait raison* lui a plu parce que l'auteur présentait le récit comme étant vrai. Elle aimait particulièrement le personnage de la mère : elle avait été inspirée par les valeurs de liberté selon lesquelles cette femme vivait. C'est une lectrice de correspondances, de journaux et de biographies. Pour elle, la vérité se trouve dans les faits, et c'est ce qui la motive à réaliser des documentaires : qu'on apprenne sur sa réalité en découvrant la réalité des autres. Elle est déçue, Alexandre Jardin a abusé de sa confiance. Si la démarche est fautive, l'œuvre est malhonnête. Pour elle, c'est une trahison du pacte avec le spectateur ou le lecteur.

Je ne suis pas du même avis. En fait, je ne comprends pas pourquoi Jardin a ressenti le besoin de faire de tels aveux. Il explique en avoir eu assez d'être pour ses enfants « un papa Pinocchio », c'est ce qui l'aurait motivé à écrire ce qu'il a appelé *Le roman vrai*. Le *Zubial* ne racontait pas vraiment l'histoire de son père et la mère de *Ma mère avait raison* n'était pas sa vraie mère. Mais que cette mère ne soit pas sa vraie mère empêche-t-il d'apprendre d'elle ? Est-elle

moins vraie pour autant ?

Sur sa page Facebook, Jardin raconte qu'après avoir lu son roman *Ma mère avait raison*, un conducteur de métro a trouvé le courage de déclarer son amour à une femme qu'il voyait tous les jours monter dans son train. Au micro de sa cabine, il lui a lu un poème et, émue, la femme est allée frapper à sa vitre pour lui donner son numéro de téléphone. Aujourd'hui, ils sont mariés.

Même si l'œuvre était tissée de mensonges, elle a su créer du vrai.

Ma copine hausse un sourcil : « Créer du vrai ? »

Oui, c'est ça, le rôle de la fiction ! Non pas décrire le réel, mais le créer, en nous donnant de nouvelles façons de nous concevoir, de nous rêver. L'héroïsme, l'amour, l'amitié, c'est la littérature qui les a inventés. L'art n'est pas le miroir du réel, c'est le réel qui est le miroir de l'art. Sans la fiction, nous habiterions une roche qui flotte quelque part en périphérie du vide intersidéral. C'est grâce à tout ce que nous inventons que l'existence a un sens.

Pendant que je me livre à ma tirade, ma copine est penchée sur son téléphone. Son visage s'illumine : « Une femme a démenti l'affaire dans un article du Parisien. Les conducteurs de métro ne suivent pas les mêmes horaires. Que l'un d'eux ait pu voir la même voyageuse tous les matins, ça lui paraît très peu probable. Ton argument pour défendre le faux est tout aussi faux ! »

Et alors ? Penser qu'une œuvre puisse changer

le monde, c'est une belle histoire, non ? Moi j'ai envie d'y croire.

« Oui, mais c'est faux ! Ce n'est pas arrivé ! C'est Alexandre Jardin qui inventait quelque chose pour faire mousser les ventes de son roman ! »

Mais le récit de Jardin a peut-être inspiré ses lecteurs à vivre leur vie comme les personnages de ses romans. Ça leur a permis de croire qu'on pouvait déclarer son amour à une ou un inconnu. Son récit a agi sur eux et, s'ils y ont cru, il est devenu vrai. En ce sens, Jardin dit la vérité même quand il ment, et il ment quand il avoue mentir.

Un peu plus haut, je parlais d'une amie autrice qui s'était inspirée de l'histoire d'un de ses amis. Ce n'est pas vrai, cette amie autrice n'existe pas. Pourtant il y a dans cette anecdote quelque chose de vrai. Et même cette discussion que nous sommes en train d'avoir, en vérité nous ne l'avons jamais eue. Je mens en inventant ces mots à mesure que je les écris pour arriver à dire la vérité.

LES DATES

12 novembre au 4 décembre 2021

Paris, France

Théâtre Paris-Villette

7 décembre 2021

Compiègne, France

Espace Jean Legendre

5 au 8 octobre 2022

Ottawa, Ontario

Le Trillium - La Nouvelle Scène Gilles Desjardins

18 octobre au 5 novembre 2022

Montréal, Québec

Salle Jean-Claude-Germain du

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

EXTRAITS DE CRITIQUES À LA CRÉATION (FRANCE)

« La comédienne, Evelyne de la Chenelière, est tout simplement impressionnante. »

– Mathieu Dochtermann, [Toute la culture](#)

« *Pacific Palisades* est un spectacle incroyable et imprévisible qui ne ressemble à aucun autre. Un pari complètement fou et osé. Un immense coup de cœur, à voir absolument. »

– Frédéric Bonfils, [Fou d'art](#)

« La mise en scène de *Pacific Palisades* par Florent Siaud constitue un aboutissement de choix pour cette histoire troublante aux multiples rebondissements. »

– Laurent Schteiner, [Théatres.com](#)

« [4 cœurs] Le jeu épuré et tout en retenue de l'épatante Evelyne de la Chenelière porte magistralement ce texte exigeant et tient son public sous le charme. »

– Charles-Edouard Aubry, [Atlantico](#)

« Entre roman policier à l'américaine et reportage scrupuleux, le metteur en scène a su monter un habile tissage pour semer le doute. »

– Mireille Davidovici, [Théâtre du Blog](#)

« Vous vous envolerez pour 1h15 dans cet au-delà de la réalité qui est parfois plus vrai que la réalité elle-même. »

– Noé Rozenblat, [Zone Critique](#)

L'AUTEUR

GUILLAUME CORBEIL



photo : Le Quartanier Justine Latour

Guillaume Corbeil a écrit des livres (*L'art de la fugue*, *Brassard*, *Trois princesses*), des pièces de théâtre (*Tu iras la chercher*, *Unité modèle*) et des scénarios (*À tous ceux qui ne me lisent pas*). En 2019, il signe une adaptation du célèbre roman d'Aldous Huxley, *Le meilleur des mondes*, au Théâtre Denise-Pelletier. En avril 2020, il devait présenter *Pacific Palisades*, mais la pandémie avait d'autres plans. La pièce a finalement été créée à Paris, au Théâtre Paris-Villette, en novembre 2021, avant d'être présentée au POCHÉ /GVE, à Genève. Sa pièce *Cinq visages pour Camille Brunelle* s'est vue décerner le prix Michel-Tremblay. Avec *À tous ceux qui ne me lisent pas*, il a remporté l'Iris du meilleur scénario.

LE METTEUR EN SCÈNE FLORENT SIAUD



photo : Julien Benhamou

Le metteur en scène Florent Siau développe son travail entre l'Europe et le Canada. À Montréal, il a notamment suivi le travail d'artistes comme Denis Marleau ou Birgitte Haentjens (*L'Opéra de quat'sous*, *Une Femme à Berlin*, *Ta Douleur*), qui le marquent autant par la précision de leur direction d'acteur que leur recherche visuelle et leur rigueur dramaturgique.

Passionné par les écritures théâtrales des XXe et XXIe siècles, il en vient rapidement à mettre en scène à Montréal des textes éclatés et corrosifs

comme *Quartett* de Müller (La Chapelle), *4.48 Psychose* de Kane (La Chapelle), *Don Juan revient de la guerre* de von Horváth (Théâtre Prospero), *Toccate et fugue* d'Étienne Lepage (Centre du Théâtre d'Aujourd'hui), *Les Enivrés* de Viripaev (Théâtre Prospero), ou *Nina, c'est autre chose* de Vinaver (La Chapelle). Ce dernier spectacle est donné aux Théâtres de la Ville de Luxembourg et en tournée en Picardie. Il est également régulièrement invité au Théâtre Paris-Villette. Son attirance pour les écritures aiguisées le conduit à aborder des classiques comme *La Dispute* de Marivaux (Studio Alfred-Laliberté), *Les Trois sœurs* de Tchekhov (Monument national) et *Britannicus* de Racine (Théâtre du Nouveau Monde). Il travaille actuellement sur la création de *Si vous voulez de la lumière*, une vaste réécriture des *Faust I + II* de Goethe qu'il a confiée à 12 dramaturges francophones issus de quatre continents, un spectacle créé au Canada avant une tournée européenne.

À l'opéra, il a mis en scène *Le Combat de Tancrède et Clorinde* de Monteverdi (Île-de-France, Opéra d'Auvergne, Stadttheater de Sterzing en Italie), *Pelléas et Mélisande* de Debussy (Opéra national de Bordeaux, repris en tournée à Kanazawa et Tokyo au Japon), *La tragédie de Carmen*, adaptation chambriste de l'œuvre de Bizet par Carrière et Brook, au Théâtre Impérial de Compiègne en mai 2019 (en tournée française en 2022), l'opéra *Les Bains macabres* au Théâtre de l'Athénée à Paris ainsi qu'au Théâtre Impérial de Compiègne. Parmi ses projets lyriques, citons *Eugène Onéguine* de Tchaïkovski au Théâtre du Capitole de Toulouse, *La Beauté du Monde* de Michel Marc Bouchard à l'Opéra de Montréal et *une nouvelle production* à l'Opéra national du Rhin.

À partir de la saison 2018, une résidence d'artiste associé au Théâtre Impérial de Compiègne sur plusieurs années lui permet de poursuivre son travail parallèle au théâtre et à l'opéra.

Ancien élève de la section théâtre de l'École normale supérieure de Lyon et agrégé de lettres modernes, Florent Siaud est titulaire d'un doctorat en études théâtrales en France et au Québec. Il a été dramaturge ou assistant à la mise en scène en France (Opéra national de Paris, Théâtre des Champs-Élysées, Théâtre de la Ville, Opéra Comique, Opéra national de Lorraine etc.), en Autriche (Mozartwoche de Salzbourg, Staatsoper de Vienne), en Allemagne (Musikfest de Brême), en Suède (Opéra royal de Drottningholm) ou au Canada (Usine C, Espace Go, Centre National des Arts d'Ottawa etc.). L'Académie du Festival d'Aix-en-Provence l'a sélectionné en 2014 pour suivre un workshop dirigé par le dramaturge britannique Martin Crimp. La quasi-totalité des spectacles de théâtre qu'il a coproduit avec sa compagnie ont été finalistes ou lauréats aux prix de la critique du Québec.

LA COMÉDIENNE EVELYNE DE LA CHENELIÈRE



photo : Neil Mota

Evelyne se consacre au théâtre et à l'écriture depuis près de vingt ans. Issue du Nouveau Théâtre Expérimental, elle aborde l'écriture dramatique comme un laboratoire de recherche, un atelier de fabrication d'où elle tire une partition destinée au plateau, un texte écrit pour traverser le corps des acteurs. Pourtant, ses pièces de théâtre, traduites et montées au Québec comme ailleurs dans le monde, sont aussi des œuvres littéraires, pleines et autonomes, qui interrogent la langue comme

conditionnement de l'expression et de la pensée. La pièce *Lumières, lumières, lumières*, créée dans une mise en scène de Denis Marleau à l'automne 2014, marque le début d'une résidence artistique de trois ans d'Evelyne à Espace Go. S'ensuivent les pièces *Les lettres d'amour* dans une mise en scène de David Bobée en 2016, *La vie utile* mise en scène par Marie Brassard en 2018, puis *Électre*, dans une mise en scène de Serge Denoncourt. Le cœur de cette résidence fut un chantier d'écriture que l'artiste a déployé sur un mur du théâtre, dans un geste interrogeant le devenir et le recommencement. En 2011, elle publie son premier roman *La concordance des temps*. Comme comédienne, Evelyne travaille sous la direction de Jean-Pierre Ronfard, Alice Ronfard, Daniel Brière, Jérémie Niel, Brigitte Haentjens, Marie Brassard, Florent Siaud et James Hyndman. Elle est sur les planches du Quat'sous deux fois plutôt qu'une dans les pièces *Noir et Scènes de la vie conjugale* à l'hiver-printemps 2019. De plus, elle obtient plusieurs rôles au petit comme au grand écran dans les projets *Plan B* saison II, *Clash* saisons I et II, *Cérébrum* et *Le rire*, film qui sort en 2019. Le parcours d'Evelyne de la Chenelière est marqué par une recherche constante et un désir de questionner l'art vivant, tant par l'écriture que par le jeu. Son engagement total et global dans l'art a fait d'elle une artiste dont l'influence se fait ressentir dans le milieu théâtral et sa relève.

LES SONGES TURBULENTS

À travers des objets scéniques où le réel cohabite avec l'irrationnel, Les songes turbulents scrutent les mécanismes inconscients de nos comportements quotidiens et s'intéressent aux désirs inavoués ainsi qu'aux normes sociales influençant nos actions. En montant des auteurs comme Müller, Kane ou Viripaev, ils font résonner des réflexions existentielles à travers des écritures puissamment maîtrisées, où le politique est lié au poétique et où l'humanité est peinte dans sa complexité et ses contradictions.

La démarche artistique de la compagnie a fait l'objet d'un dossier de 28 pages dans la revue L'Annuaire théâtral : ce dossier a remporté le prix Jean-Cléo Godin 2018 de l'Association canadienne de recherche théâtrale, qui récompense le meilleur article de l'année en études théâtrales. La quasi-totalité des spectacles produits ou co-produits par la compagnie ont été finalistes ou lauréats aux prix de la critique du Québec (AQCT) dans les catégories meilleur spectacle, meilleure mise en scène, meilleure interprétation féminine ou meilleure interprétation masculine.

Pour en savoir plus :

lessongesturbulents.com